

LE RASOIR

N° 34

15 CENTIMES



Rédacteur en chef :
CARLOS DE BADAJOZ.

—
Annonces :

La ligne... 20 centimes.
On traite à forfait.

LE RASOIR

DESSINATEUR-PROPRIÉTAIRE

V. LEMAITRE

—
Bureaux :

Rue Carlier, n° 4.

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy.
A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets.

Liège, 18 Décembre 1870.

Numéro 27.

Deuxième Année.

J. d'Avroy.

Depuis longtemps il chevauche. On l'a toujours vu par monts et par vaux. Il a parcouru les pays les plus divers : la chanson, le roman, la satire, le théâtre, le journalisme l'ont aperçu tour à tour et tour à tour séduit. Mais il ne s'arrête nulle part. Il va et vient d'une contrée à l'autre.

Tout jeune il a lu des poètes. Ce fut son malheur. Il aurait pu devenir un épicier bien renté ou un comptable à manches de serge, et exciter l'admiration des bourgeois qui n'eussent pas manqué de s'écrier en le rencontrant : c'est un homme bien intelligent, il s'est enrichi. Il n'est devenu . . . qu'écrivain.

La passion des lettres le prit. Un cheval se trouvait là, qui lui parut beau comme Pégase. — La race de ces chevaux se perd de plus en plus. — Il enfourcha la bête, et, du papier sur le dos, la rime au poing, partit pour l'idéal et le rêve.

Adieu les réalités du pot au feu ! Il fallut diner d'alexandrins et souper de césures. Quatre vers alignés lui faisaient un oreiller. Vingt pages de roman servaient d'édredon.

Ce régime déplairait fort au blondes miss anglaises, dont l'œil candide ne s'allume d'enthousiasme que pour les cuisses saignantes des bœufs énormes, et exciterait la pitié dédaigneuse des gandins qui jugent la bécasse et la truffe à peine dignes de leurs dents fausses. Il n'incommoda ni notre homme ni sa monture. L'un et l'autre continuèrent leurs voyages, et quand les badauds riaient d'eux, ils riaient plus fort que les badauds, puis les badauds se taisaient, confus.

Ces gens de lettres sont d'une espèce bizarre, ils n'ont pour se protéger et se défendre qu'une seule arme et qui est singulière ; c'est le rire, mais elle leur sert en toutes circonstances. Passe-t-il devant eux quelque puissant du jour, quelque haut personnage, dont la poitrine, émaillée de décorations, ressemble à un tatouage de guerrier indien ; ils rient du personnage et des décorations. Est-ce un millionnaire parvenu, promenant son importance dans un phaéton que conduisent des laquais galonnés ! ils rient du millionnaire et des laquais. Est-ce un grave Prud'homme suivi de sa progéniture ! ils rient encore. Est-ce un monarque par la grâce de Dieu entouré de flatteurs par la grâce de leurs dos ? ils rient toujours.

Cela agace les puissants, les millionnaires, les Prud'hommes, les monarques et les flatteurs — mais cela amuse les gens de lettres.

Les années passèrent ainsi gaiment sur l'homme et sur la bête. L'homme, il est vrai, devint maigre comme un fil télégraphique, et ses muscles et ses nerfs cessèrent de faire partie de son corps ; il se résigna et les porta désormais tout autour de lui comme fait un échelas des branches de vigne qui l'enlacent. Quant à la bête elle ne se fourbit point. Les dernières Plébéiennes montrent qu'elle a encore le pied sûr.

Peu à peu une autre passion vint s'ajouter à celles des lettres. Il s'éprit d'une belle flamme pour la politique. Ce n'eût été qu'un bien, s'il était entré dans les rangs du parti doctrinaire ou du parti clérical. Ces opinions là sont respectables, elles ont pignon

sur rue, et belles terres au soleil. On vit très-aisément à leur ombre. Elles vous abritent, vous protègent, et vous conduisent, dès que vous êtes sage et obéissant, d'emploi en emploi, jusqu'aux positions les plus lucratives. Pour peu qu'il eut fait un article en l'honneur du ministre, une fois par semaine, et une cantate à la louange du roi de temps en temps, aux grandes occasions, Dieu sait jusqu'où il serait parvenu !

Mais le maladroit eut la malencontreuse idée de se ranger du côté de la démocratie. On ne pouvait être plus mal inspiré. Or remontant sur sa bête il s'en alla à la destruction des abus. Et les abus lui parurent plus nombreux que les étoiles et plus prolifiques que les champignons. Il poursuivit cependant, sa route, frappant d'estoc et de taille. Les abus, blessés, semblaient fléchir, mais aussitôt qu'il était passé, ils se redressaient plus vivaces qu'auparavant.

Un autre aurait détourné sa bête et cherché un chemin différent. Lui ne perdit ni sa verve ni son ardeur.

Actuellement, il chevauche toujours !

PASCHAL.

Les bons abonnés du Théâtre Royal.

Des orages ont éclaté récemment au Théâtre Royal. Les abonnés ont trouvé fort mauvais qu'un ténor, doué d'une belle voix, ait pris la liberté grande de s'enrhumer sous notre charmant climat, où la pluie alterne agréablement, de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, avec la gelée, la neige ou le soleil du printemps. Donc les abonnés n'étaient pas contents, et leur colère se traduisait par toutes sortes de cris, de sifflets et de huées. Bref, le pauvre impressario ahuri, épouvanté, ne sachant où donner de la tête, a offert sa démission. Il a dit, avec certain personnage de vaudeville, qu'il *voudrait bien s'en aller*.

Et il a, parbleu, fortement raison.

Rarement on vit public plus exigeant que le public de notre grand théâtre. Il lui faut opéra-comique parfait, grand opéra complet, ballet et divertissements par dessus le marché.

On a beau lui dire que les artistes sont chers et rares par le temps qui court ; qu'il est même impossible, à cause de la situation de Paris, de se procurer actuellement des ténors et des basses comme on le désire dans notre Landernau, c'est-à-dire avec toutes les perfections. Rien n'y fait. L'abonné B. veut son grand-opéra quand même, son opéra-comique en même temps, et se plaint qu'on ne l'égaie pas, du même coup, avec quelque vaudeville égrillard ou quelque comédie amusante.

Ces prétentions sont grandes. Mais il faudrait examiner un peu ce que MM. les abonnés si revêches, si difficiles comme disent les cuisinières et les bonnes, donnent en échange de tout ce qu'ils réclament.

Et d'abord, remarquez qu'à Liège, le système d'abonnement est quelque chose d'énormement étrange. Une loge, une baignoire, voire même une stalle ou un siège au parquet fait partie du patrimoine d'une famille et d'un individu. Cela se transmet par voie

d'hérédité, de succession entre vifs ou testamentaire. On est *titulaire* d'une loge comme on est propriétaire d'un immeuble. Le titulaire tombe-t-il malade ? Un deuil l'empêche-t-il de se rendre au théâtre, ou bien par un caprice quelconque, préfère-t-il renoncer à fréquenter la salle de spectacle pendant un hiver, il ne perd rien de ses droits. Il n'y a pas de prescription contre son droit. Celui qui occupe sa place pendant la vacance doit le lui rétrocéder à première réquisition.

Il y a comme cela, toute une série de loges, baignoires, stalles, qui forme le domaine inaliénable de telle famille ou de telle personne depuis un nombre infini d'années.

Croit-on au moins que ce droit se paie assez chèrement ? Pas du tout. Le directeur est obligé d'accepter ces prétendus droits acquis, et le prix de ces places privilégiées ne diffère pas du prix des autres places. Que disons-nous ? Il est moins élevé, car l'abonné paye 3, 2.50 et 2 frs par soirée, quand le spectateur ordinairement paye 4.50 et 3 frs.

Ce sont ces abonnés à 3 frs. à 2.50 et 2 frs. qui sont les véritables potentats. Ce sont eux qui dictent la loi et au directeur et au reste du public. Ce sont leurs exigences qui prévalent. Et il n'y a pas moyen de remédier à cet état de choses, grâce au système charmant des *titulaires* dont nous venons de parler.

Vous auriez beau offrir deux mille, trois mille francs, quelque somme que ce soit au directeur pour avoir telle ou telle loge, il serait impossible au directeur de vous la donner, malgré la volonté du *titulaire* ; — encore que celui-ci ne fréquente pas le théâtre. — Il y a des familles opulentes établies à Liège depuis longtemps, qui convoitent en vain une loge de premier rang et ne peuvent parvenir à l'avoir.

Nous n'hésitons pas à le dire : c'est là une des causes principales de la situation mauvaise de notre grand Théâtre. Il est peu ou point de directeurs qui puissent nouer les deux bouts. Comment ! il y a vingt ans, on pouvait engager un excellent fort ténor pour 7 à 800 frs par mois, un baryton pour la moitié ; aujourd'hui, le moindre des ténors ne livre les trésors de sa voix que moyennant 3000 frs. au minimum, les barytons encoibent le pas sur les ténors et les basses les suivent dans les mêmes prétentions, et aujourd'hui comme il y a vingt ans, un abonné peut s'étendre dans sa loge ou sa baignoire, agoniser de pommes cuites artistes et directeur, moyennant le même prix de 3 fr. (56 f. par mois) 2 frs. 50 ou 2 frs. par soirée ! — Tout est augmenté dans les dépenses, rien dans les recettes !

Est-ce qu'une pareille situation est soutenable ? — Nous oublions qu'on a supprimé les subsides — on a bien fait — mais alors il fallait augmenter le prix des places.

Si MM. les abonnés veulent des Patti, des Gueymard, des Tamberlick, qu'ils les paient ! Cela est élémentaire. Il est souverainement inique d'élever tant d'exigences quand on délire si peu les cordons de sa bourse.

A Paris, l'abonnement coûte dix fois plus qu'ici, et les grands théâtres lyriques sont largement subventionnés.

Nous ne demandons pas que la commune accorde des subsides au Théâtre. Nous croyons que les Corps de l'État ne doivent consacrer leurs ressources, celles

qui viennent des contribuables, qu'aux intérêts utiles: tous. Le théâtre est consacré aux plaisirs, que ceux qui veulent goûter ces plaisirs, que ceux surtout qui se donnent comme délicats et difficiles, — nos chers abonnés titulaires, — prennent la peine de les payer.

Il serait facile de modifier cet état de choses. Il suffirait de mettre aux enchères, au début de chaque année, les loges, baignoires et stalles. La loge ou le siège le mieux situé serait enlevé à haut prix, ce qui ne serait que justice. Du même coup on abolirait le monopole absurde des titulaires et l'on fournirait au directeur le moyen de faire les frais d'une bonne troupe.

Tout le monde y gagnerait, l'art et le vrai public. Il n'y aurait peut-être que quelques abonnés antédiluviens qui geindraient un peu plus fort. Mais c'est pour eux affaire d'habitude

CARLOS DE BADAJOZ.

Coup d'œil en avant et en arrière.

L'approche de la nouvelle année m'inspire toujours toutes sortes de réflexions. Et d'abord sans compter les souvenirs gais ou douloureux qu'emporte avec elle l'année qui s'enfuit, sans compter davantage les appréhensions et les espérances que fait naître en nous l'année qui commence, et même sans compter du tout le nombre considérable de notes et de factures qui envahissent à cette époque le domicile de tout bon citoyen, il resterait les visites que l'arrivée du grand jour impose à tout homme qui se respecte. Visites dont le but est de savoir, sans rire et sans faire rire, débiter les sonnettes les plus invraisemblables et recevoir la riposte sans sourcilier. — Puisque nous sommes sur ce terrain, stationnons quelque peu.

Il est une visite qui a toujours eu le privilège de m'amuser. C'est la visite de Digestion: Voici en quoi elle consiste: Quelqu'un vous invite à dîner: Vous mangez comme quatre, vous buvez comme six, votre hôte est forcé de vous reconduire! quelques jours après vous vous rendez de nouveau chez lui c'est la visite de Digestion.

Ce nom lui vient de ce que la personne qui la reçoit ne commence à digérer que lorsqu'elle est entièrement terminée, et que celui qui les fait ne croit pouvoir digérer qu'après leur accomplissement. —

Autrefois, (dans le bon temps) quand un personnage recevait des invités, il était d'usage de se réunir de nouveau chez lui deux ou trois jours après la noce, pour faire disparaître les restes d'un repas qu'ils n'avaient pu engloutir en une séance.

Aujourd'hui qu'on a l'habitude de dévorer jusqu'à la dernière mie, de boire jusqu'à la dernière goutte, les restes du repas ne peuvent plus exister que dans l'imagination du convive endormi sur ses lauriers.

Le but de la visite s'est donc modifié. — Mais le plus souvent ces visites ne sont que l'occasion de se remettre à table et je connais maints gourmets qui de visites en visites voient s'écouler les 365 jours de l'année avec toutes sortes de profits pour leurs bourses et pour leurs estomacs. — Le gilet se trouve déboutonné à la hauteur de la ceinture; la respiration est haletante. — Ces indices irrécusables d'une digestion laborieuse, ont de nature à faire croire que l'on a fait honneur au repas, ce qui est de bonne compagnie. — On a pensé généralement que, si pénible qu'elle puisse être, une indigestion ne peut durer plus de 8 jours. — De là le délai fatal, sans peine de paraître grossier. —

Abandonnons le chapitre des visites, cela nous conduirait trop loin, et nous donnerait un avant goût du bonheur que nous réserve le premier Janvier. — Vous direz que nous sommes de vrais papillons! que nous sautons de sujets en sujets! Eh bien, j'accepte. Mais si je suis papillon, laissez-moi vous conduire où j'ai trouvé des fleurs.

Nous entrerons ensemble dans ce vaste local de la Renommée, converti en un magnifique parterre comme par le coup de baguette d'une puissante fée. — Cette fée, c'est l'artillerie de la garde-civique et C^e. Assez, me criez vous! Je conviens que je parle de cette fête un peu tard, mais comment aurais-je pu le faire plus tôt? Et puis je me rends au désir d'un brave capitaine, à qui je dois le bonheur d'avoir été incorporé, qui a déjà fait beaucoup de victimes de victimes de ce genre, et qui en trois temps peut démonter la batterie du fusil le plus rouillé: Jugez si je m'empresse de lui être agréable.

Le bal était très-animé, c'est naturel. — La recette fut très opulente; c'est moins naturel à Liège. — Les toilettes des dames étaient un peu tapageuses, mais les sylphides qui les portaient ont été très-

calmes. — De telle sorte qu'il y avait compensation. — Quant à l'épaulette, c'était splendide. ni plus ni moins.

Et dire que des gens mal avisés parlent de réorganiser la garde civique! Dire qu'un jour peut-être ces hommes si brillants, si empanachés, si beaux, seront exposés à tomber meurtris sur un champ de bataille! Cela fend le cœur. — Et dire encore que les gens mal avisés dont je parlais, sont ces vertueux catholiques qui prêchaient tant pour la réduction des forces militaires! — Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots? — Je m'arrête essoufflé. Et pourtant, un bon conseil: — A l'approche du nouvel an, gare aux Almanachs. Lecteurs voyez si je vous aime, car je m'expose, ce soir, à trouver quelques têtes d'allumettes dans mon verre de bière.

Mais après tout, comme il faut un almanach, prenez l'Almanach prophétique, comique etc. par Alceste. Il aura le double avantage de vous faire faire la connaissance de tous les saints du paradis et d'une foule de petits saints Liégeois et bien portants. — Car cet opuscule est tout local, et par son auteur et par ses sujets! — Dans tous les cas, il est très intéressant. J'en ai dit assez, je pense Ne me remerciez pas! —

BAZILE.

La Neige.

J'aime la neige; — Son aspect doucement triste fait rêver. — On sourit aux premiers rayons du soleil de printemps, alors que la nature se réveille, on soupire à la première neige d'automne, quand toute la nature s'endort. — Laquelle préférer de ces deux impressions?

Mais, si j'aime la Neige, n'allez pas croire que ma sympathie pour elle subsiste, alors que, piétinée, elle passe du blanc au gris sale et se transforme en une sorte de gâchis dans la composition duquel la boue entre pour une large part, quand elle est telle, enfin, que vous l'avez vue ces jours derniers dans toutes les rues de la ville. — Non, non, alors elle me répugne.

Je me suis demandé pour quel motif on l'a si scrupuleusement laissée sur le pavé pendant environ quinze jours, et pourquoi on ne l'a pas enlevée dès les premiers moments.

Il paraîtrait que les frais entraînés par ce nettoyage se montant à un chiffre assez respectable, on a voulu, cette année, tenter d'éviter la dépense, — tentative à laquelle j'applaudis, puisqu'elle épargne les deniers de la ville qui, en définitive, sont un peu les miens, mais aussi, tentative bien douteuse.

On s'était dit que le dégel devant arriver tôt ou tard, se chargerait de l'affaire et qu'on aurait ainsi, sous bourse déliée, la besogne toute faite.

Oui, mais c'est qu'il est capricieux, le dégel, et cette fois, coquet comme une jolie femme, il ne s'est montré qu'au grand jour pour s'esquiver le soir. — Et la neige de tomber toujours, toujours, et le gâchis d'augmenter au point de rendre nos rues à peu près impraticables.

Aussi, que d'accidents occasionnés par cet état de choses! que de chûtes! que de membres meurtris! que de rhumes! que d'indiscrétions!

Oui, des indiscrétions, car par suite de ces chûtes, bien des regards ont pu pénétrer là où, en toute autre circonstance, l'entrée en eût été strictement interdite.

Ce n'était pas assez que nos bras et nos jambes fussent sans cesse menacés; de même qu'on avait laissé la neige dans les rues, de même on l'avait laissée sur les toits. — Des toits, elle résolut de descendre toute seule, et de là des avalanches qui vous arrivaient au moment où vous y pensiez le moins, ce qui n'était nullement rassurant pour nos têtes.

Était-ce bien gai de sortir de chez soi dans des conditions pareilles, sans nulle certitude de revenir intact? Je vous le demande.

Ensuite des proportions que prenait la chose, les habitants allaient se trouver dans l'impossibilité de mettre le nez au dehors; il fallut bien se décider à débayer. Toutefois, comme il arrive souvent chez nous, ce n'est que bien tard qu'on prit cette résolution: Lorsqu'on se mit à l'œuvre, nous avions déjà pataugé pendant pas mal de temps, et ce, sans profit pour personne, les frais de nettoyage n'ayant nullement été réduits.

Une autre fois, s'y prendra-t-on plus tôt??

d'A.

Conseil Communal.

Séance du 9 Décembre 1870.

Présidence de M. PIERCOT bourgmestre.

M. Hanssens. — M^r, avant d'aborder l'ordre du jour, je désirerais savoir à quoi en est l'affaire de l'école normale des filles. Pour cet objet, nous avons acheté un magnifique terrain à Fragnée, et, d'après certains bruits de journaux, il serait question d'établir cette école dans la province de Namur et d'en confier la direction à des religieuses, ce qui serait intolérable; car, ces religieuses (que je ne connais pas) sont assurément d'une ignorance crasse et tout à fait incapables de

M. Nagant. — Je demande la parole, veuillez m'excuser, Bessiers, de m'excuser ainsi, mais je suis très-enrhulé.

M. Putzeys. — Prenez des pastilles de Kermès. M. Nagant.

M. Ansiaux. — Ou des pastilles d'ipeca.

M. Lhoist-Sarton. — Moi, je donnerais la préférence au looch de Paris.

M. Delheid. — Bah! avalez un bon grog bien chaud au moment de vous mettre au lit, ayez soin surtout d'y mettre beaucoup de rhum et beaucoup de sucre.

M. Nagant. — Dans bon lit?

M. Delheid. — (Tout ahuri par cette question) oui!!

M. Fraigneux. — Voici un remède familial qui m'a réussi 2 fois. Vous prenez une golette de veau, 2 k^o de figues, un quarteron de cassonade, un demi litre de

Tous. — Assez! assez! assez!

M. Delheid. — Revenons à nos moutons. — C'est la faute du Conseil si l'affaire de l'école normale reçoit une solution contraire aux intérêts de la ville. Vous avez le terrain, c'est vrai, mais il vous faut construire le local. Si vous aviez acheté ou loué une maison, il ne vous restait plus qu'à l'approprier.

M. Bourdon. — Mais on ne trouve pas tout de suite à louer, des maisons convenables pour cet usage.

M. Delheid. — Vraiment! Eh bien, je vais vous renseigner. J'en connais une moi, rue de Bruxelles qui, avec quelques changements.

M. Piercot. — M. Delheid, la loi communale vous fait un devoir de vous retirer lorsqu'il s'agit d'une affaire dans laquelle vous avez un intérêt personnel.

M. Delheid. — Parfaitement. Je vous soumetts une idée et suis tout prêt à me retirer si vous voulez voter l'achat de ma maison; (bas à Ed. Malherbe) si je pouvais arracher une dent à la ville, c'est ça qui m'irait.

M. Piercot. — Cette affaire ne figurant pas à l'ordre du jour ne peut être discutée aujourd'hui. Pour répondre à M. Hanssens, je dirai que M^r Gillon et Verdin sont aujourd'hui même à Bruxelles et qu'ils en parleront au ministre. s'ils ne l'oublient pas.

M. Dehasse. — Je prierai le collège de faire des démarches auprès du gouvernement pour la réparation du pavé de la grande voirie qui s'étend depuis la place St-Lambert jusqu'à Vivegois.

M. Piercot. — Prenez garde M. Dehasse, là n'est pas la grande voirie.

M. Dehasse. — Ce doit être la grande voirie puisqu'elle est longue, large et haute; or, ce qui est haut, large et long est grand; et je le répète, ce pavé est dans un très-mauvais état.

M. Piercot. — Je ne trouve pas, M. Dehasse. Quoi qu'il en soit, la motion de M. Dehasse est-elle appuyée?

Tous les conseillers en chœur. — Qu'il reste seul, 1. 2. 3. avec sa belle motion.

M. Corman. — (Bas à Dehasse.) Tu avais une belle occasion de te taire, pourquoi diable, n'en profitais-tu pas?

M. Dehasse. — (Bas à Corman.) Ce qui m'ennuie le plus, c'est que je vois dans l'auditoire quelqu'un qui est capable de relever cet incident.

M. Corman. — Qui donc?

M. Dehasse. — Le Rasoir, sacrebleu!

Par sténographie latérale.

RICKARAK.

AVIS

Nous rappelons à nos lecteurs, que le Rasoir a mis en vente, au profit des blessés des deux nations belgicantes, une gravure représentant la Belgique recueillant deux blessés, un français et un allemand. Vu la nécessité dans laquelle on se trouvait de faire imprimer ce dessin sur du papier fort, le prix en a été porté à 50 centimes le spécimen.

Il est bon de remarquer que M. Désiré, passage-Lemonnier, chez lequel il est en vente ne distrait rien de la recette brute, et il prouve par là que pour tous il y a moyen de s'associer à une bonne œuvre.

REVUE

